12

LAENNEC

NOTICE HISTORIQUE

PAR LE DOCTEUR EMMANUEL LALLOUR.

QUIMPER, 1868.



Au centre du cimetière de Ploaré, au pied de la croix qui domine la ville et la splendide baie de Douarnenez, sur une modeste pierre tombale, on lit cette simple inscription tracée, il y a quarante-deux ans, par les soins pieux d'une famille en deuil :

ICI REPOSE LE CORPS

De RENÉ-THÉOPHILE-HYACINTHE LAENNEC,

Médecin de S. A. R. Madame, Duchesse de Berry;

Lecteur et Professeur royal en médecine

au Collége de France;

Professeur de Clinique à la Faculté de Paris;

de l'Académie royale de médecine;

Chevalier de la Légion-d'Honneur,

né à Quimper, le 17 février 1781;

mort à Kerlouarnec le 13 août 1826.

PRIEZ POUR LUI.

A l'exception de cette épitaphe lue de loin en loin par quelques rares visiteurs des environs, rien dans le pays ne rappelait ostensiblement la mémoire d'un homme dont le nom méritait à tant de titres une respectueuse et sympathique popularité. Sa gloire, en effet, ne rejaillit-elle pas sur la ville où il naquit, sur le pays qui donna par l'éducation le premier élan à sa vie, et, par les saines jouissances de l'affection et de la foi, la consolation suprême à ses derniers jours?

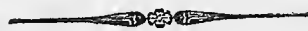
Il est cependant vrai que Laënnec est presque un inconnu dans sa patrie et que, sauf les héritiers de son art, quelques vieux amis qui lui survivent, et un petit nombre de lettrés, les hommes de la génération présente ignorent ce que fut cet homme à qui la ville de Quimper, disons mieux, à qui la science française élève en ce moment une statue.

Il m'a donc semblé qu'il appartenait à un compatriote de Laënnec, à un enfant de sa ville natale, à l'un de ses disciples posthumes, à l'un de ses frères dans la foi, de venir aujourd'hui rappeler en quelques mots quels sont ses titres à la reconnaissance et à la vénération communes. La Bretagne, en dépit d'une apparente froideur, ne fut jamais ni ingrate, ni juge incompétent des grandes vertus et des grands mérites.

Beaucoup d'autres auraient mieux que moi accompli cette tâche, rempli ce devoir avec plus d'éclat; j'ai longtemps attendu et désiré qu'un plus éloquent demandât la parole. Je me propose, en la prenant moi-même, et d'empêcher qu'on accuse notre silence, et de montrer à ceux qui ne le savent pas, que Laënnec reçoit justement parmi nous un hommage exceptionnel, parce que, dans un pays de foi et de science, il fut éminemment l'homme de la science et l'homme de la foi.

Des documents précieux avaient déjà été publiés à différentes époques; j'y ai puisé avec une liberté respectueuse que les auteurs, j'en suis sûr, ne me reprocheront pas. Je dois une mention spéciale à l'illustre ami de Laënnec le docteur J. A. Le Jumeau de Kergaradec; aux rédacteurs de la *Biographie Bretonne* et au docteur Mériadec Laënnec, élève particulier et cousin germain de notre célèbre compatriote, qui a bien voulu me communiquer d'inappréciables souvenirs. De plus, il m'a été donné, parce que ma vie se passe aux lieux mêmes où Laënnec a laissé ses dernières traces, de pouvoir recueillir des témoignages vivants dont les organes auront bientôt disparu. J'ai entendu les derniers amis de l'illustre mort, de sa digne veuve, et de sa famille; j'ai visité, à la recherche de son souvenir, sa chère paroisse de Ploaré, les grèves du Ris, les alentours de son Kerlouarnec; j'ai interrogé quelques prêtres vénérables, derniers représentants d'une grande génération sacerdotale qui a vu tant de choses, j'ai poursuivi et j'ai retrouvé toute vivante la reconnaissance et la vénération pour le grand médecin et pour le grand chrétien.

Que tous ceux, qui ont bien voulu m'aider à honorer sa mémoire, reçoivent ici les remercîments de celui qui écrit sous la dictée de tous!



I

René-Théophile-Hyacinthe Laënnec, fils de Théophile-Marie et de Gabrielle-Félicité Guesdon, naquit à Quimper (1) en la paroisse de Saint-Mathieu le 17 février 1781. Sa famille occupait déjà un rang très honorable en Cornouaille.

Son aïeul paternel, Michel-Marie-Alexandre Laënnec, avocat au parlement de Bretagne, d'abord Sénéchal de Loc-Maria, puis Maire de Quimper, avait été Député de cette ville aux États de Bretagne tenus à Nantes en 1763. Il a laissé des écrits d'une valeur réelle sur les fiefs, domaines congéables et usements de Cornouaille.

Son aïeul maternel René-Félix Guesdon, était Sénéchal des Régaires de l'Évêché de Quimper.

Son père, avocat au parlement de Bretagne en 1772, occupa d'abord l'emploi de Lieutenant de l'Amirauté à Quimper, puis il devint Sénéchal des Régaires en 1781 et receveur des décimes du clergé; c'est dans cet emploi que le surprit la révolution de 1789. S'il eut alors le malheur de ne pas résister avec le mâle courage des plus forts, au torrent qui emportait tant d'hommes et tant de choses; si, dans le cours d'une longue carrière (1747-1836) et au milieu de dangereuses épreuves, il se laissa parfois entraîner par l'imagination ou par la timidité, plutôt que conduire par les principes; si la vérité le trouva moins fidèle que la poésie qu'il cultivait avec amour; il est juste pourtant de rappeler, à l'honneur de son nom, que le Recteur de Saint-Mathieu, M. Coroller trouva en lui un défenseur énergique, et lui dut de ne point être victime des juges de la Terreur.

Madame Laënnec mourait, le 15 novembre 1786, de phthisie pulmonaire, avant que son fils eut atteint sa sixième année. La mère ignorait sans doute quel germe de mort elle léguait à son enfant; elle soupçonnait encore moins qu'avant d'être emporté par ce mal inexorable, il aurait, à force d'études, fourni à la médecine, sinon de quoi le vaincre toujours,

(1) Une plaque de marbre, incrustée dans le mur, désigne, à Carhaix, la maison où naquit La Tour d'Auvergne, le Premier Grenadier de France. Pourquoi semblable honneur ne serait-il pas fait à la mémoire de Laënnec? Sa maison paternelle porte aujourd'hui le n° 19 de la rue de la Vieille-Cohue.

au moins de quoi le suivre dans ses ravages et le combattre efficacement dans ses progrès ; mais ce qu'elle savait bien, c'est qu'une large part de sa tâche maternelle était remplie, et que l'avenir de son fils était, par des soins qu'elle n'avait pas remis au lendemain, solidement établi sur la base de la foi chrétienne. Après ces dignes et pieuses mains, Laënnec en trouva d'autres qui achevèrent l'œuvre commencée.

Le presbytère d'Elliant (il semble que cette maison soit prédestinée à être toujours une saine et généreuse école) était alors occupé par M. J. A. Laënnec, Docteur de Sorbonne, grand-oncle du futur savant sur la tête duquel il avait lui-même versé l'eau baptismale. Ce fut là qu'il fut tendrement accueilli pour être initié aux études, et que, passant dans la commensalité d'un modeste savant quelques-unes des années les plus décisives de la vie, il eut le bonheur d'être doucement acheminé par une main ferme et sûre vers les austères labeurs de la grande science. La maison du pieux recteur présentait d'ailleurs un merveilleux ensemble des conditions hygiéniques, nous dirions presque climatériques, dont le chétif enfant avait besoin pour franchir les premières fatigues de sa croissance. Placée au revers d'un de ces grâcieux côteaux bretons que dominent la belle église de campagne et son hardi clocher en pyramide, elle élevait sa large façade comme une barrière de granit, entre les âpres vents du nord et les chaudes allées d'un grand jardin qui, descendant vers le midi en une longue suite de terrasses étagées, venait se clore au fond du vallon par une prairie toujours verte, comme on en voit tant en Cornouaille et si peu en d'autres pays. Là, pas un rayon de soleil n'est perdu, et si l'on entend mugir la grande voix des tempêtes de l'hiver, au moins elles passent inoffensives au-dessus de la tête, et le pauvre petit écolier si délicat et si frêle pouvait tous les jours et en toute saison s'ébattre impunément entre les poiriers de son grand-oncle. D'un autre côté, l'existence grave et réglée de celui-ci, ses habitudes d'une patriarcale simplicité dans le vivre, le calme religieux de son intérieur encadré à distance par l'harmonieux et doux murmure du travail des champs, n'étaient-ils pas singulièrement propres à dilater progressivement, sans écarts et sans violentes secousses, les riches facultés d'un esprit droit et d'une intelligence active ? Autour de Laënnec on parlait deux langues ; le français était celle des lettrés, des maîtres, de la table commune ; le breton était celle de la grande masse du peuple, de l'enseignement qu'il recevait à l'église, aussi bien que des promenades à travers champs et des jeux du dimanche avec les enfants de son âge. Laënnec, resta par le

langage aussi bien que par le cœur, français et breton tout ensemble; plus tard il eut à s'applaudir d'avoir acquis, presque sans travail, une précieuse et difficile connaissance; on verra, par ses rapports avec Le Gonidec, quel prix il y attachait lui-même.

Son séjour au presbytère d'Elliant ne dura qu'un petit nombre d'années; soit que les études grammaticales du jeune écolier fussent déjà suffisamment avancées, et qu'il fût dès lors assez familier avec les langues anciennes pour que le temps semblât venu d'élargir le cercle de ses travaux; soit que son grand-oncle, appelé par l'Évêque de Tréguier aux fonctions de chanoine dans sa cathédrale, ne jugeât pas sa nouvelle résidence aussi complètement avantageuse pour son élève; soit enfin que la voie définitive dans laquelle il devait marcher fût plus nettement déterminée par son choix ou par les conseils de ses guides, il fut décidé que le jeune Laënnec irait achever son éducation près d'un frère de son père, l'un des médecins les plus distingués de Nantes.

Au moment où le futur maître de tant de disciples va recevoir de nouveaux exemples et de nouvelles leçons, nous ne pouvons nous dispenser de faire connaître celui qui fut, à proprement parler, son introducteur dans la carrière médicale. On verra que le premier docteur Laënnec était digne et capable d'être le guide du second; et que, si la renommée de celui-ci a dépassé celle de son oncle, il y a entre les deux de telles analogies de doctrine et de caractère que l'un peut bien être considéré comme l'œuvre de l'autre, comme son glorieux continuateur dans la voie de la science et dans la voie du devoir. Au reste, un maître vulgaire ou incomplet pouvait-il produire un élève de cette taille?

Né à Quimper en 1748, reçu docteur en médecine à Montpellier en 1773, l'oncle de Laënnec, après avoir fait de solides études médicales à Paris, alla les compléter en Angleterre près des grands maîtres, puis revint à Quimper où il fut pourvu, en 1775, du titre de Conseiller-Médecin ordinaire du Roi. Il s'acquit une grande réputation dans tout le Comté de Cornouaille, et fut même appelé à Brest, pour assister les médecins de la Marine, pendant la guerre de l'indépendance de l'Amérique, après le combat naval d'Ouessant (1779). Cependant son mérite l'appelait sur un plus grand théâtre, et il se rendit, en 1781, à Nantes où il enleva de vive force, par de brillantes épreuves dont le souvenir s'est conservé, tous les titres à l'estime de l'Université de Nantes et à la confiance des habitants, au point qu'il devint par leur suffrage, en 1790, membre de la première municipalité Nantaise. Mais en 1792, les excès de la révolution le déter-

minèrent à rentrer dans l'exercice exclusif de sa profession et à n'accepter du pouvoir que les fonctions de médecin en chef de l'Hôtel-Dieu de Nantes, fonctions qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée en 1822. Dieu sait ce qu'en ces jours néfastes, où l'horrible énergumène Carrier répandait la terreur dans Nantes et pratiquait ses infâmes *mariages républicains*, le médecin en chef de l'Hôtel-Dieu rendit de services à l'humanité! Ses vertus en effet égalèrent sa science.

Il fut encore l'un des premiers professeurs de l'École de Médecine fondée à Nantes en 1808 et se livra avec bonheur, pendant huit années, au double enseignement de la clinique interne et de la matière médicale. Il a laissé plusieurs remarquables écrits tant en latin qu'en français. De ce nombre est le discours prononcé par lui à l'inauguration de l'École de Nantes. Qu'il nous soit permis d'en citer ici un passage qui fera connaître d'un seul trait le caractère et les principes de l'homme : « Dieu « de mes pères, s'écrie-t-il, si l'étude de mon art ne doit me conduire « qu'à douter de ta puissance, s'il faut que, dans ce corps fragile et « périssable, je ne retrouve plus cet instrument céleste de ma pensée, « cette âme immortelle et libre que je tiens de ta bonté ; s'il faut qu'as- « similé à la brute stupide, dégradé dans tout mon être, je reconnaisse « des penchants *irrésistibles* dans mon crâne et la *cogitabilité* dans « une huître ; ah! rends-moi mon ignorance! ne permets pas que je « blasphème ton nom! je n'étudierai plus! »

Voilà ce qu'était la science médicale en Bretagne aux derniers jours du dix-huitième siècle ; ne reconnait-on pas comme un écho de notre grande devise : *Potius mori quàm fœdari ?*

Tel était l'homme près duquel Laënnec allait trouver un abri pendant la tourmente révolutionnaire, élargir ses études en suivant le droit chemin, et devenir, en quelques années, l'une des gloires scientifiques de son temps et de sa patrie.

Ses études littéraires, commencées à Elliant, se poursuivirent avec éclat à l'Ecole centrale de Nantes, sous la direction de son oncle ; les *palmarès* de ce temps-là ont gardé le souvenir des succès qu'il y remporta, ainsi que Michel, son jeune frère. En même temps qu'il achevait le cours de ses humanités, il ajoutait deux langues vivantes, l'anglais et l'allemand, à celles dont il s'était déjà rendu maître ; ainsi rien ne lui manquait désormais pour suivre du même pas les travaux des anciens et ceux de la science moderne.

Laënnec atteignait à peine sa dix-neuvième année, lorsqu'il se pré-

senta en 1800 à l'Ecole de médecine de Paris. On le vit dès l'abord s'y établir à la première place. Ses premières études médicales, dirigées à Nantes par son oncle, avaient fait du laborieux et intelligent bas-breton un élève de premier ordre. En 1802, en séance solennelle de l'Institut, on lui décerne les deux grands prix de médecine et de chirurgie de l'Ecole pratique. Ce succès est d'autant plus prodigieux qu'il suppose des aptitudes fort différentes et que l'épreuve de médecine opératoire n'était rien moins que l'amputation du bras dans l'articulation scapulo-humérale. En 1803, il est reçu docteur en médecine, après avoir soutenu avec le plus grand éclat sa thèse inaugurale sur *la Doctrine d'Hippocrate appliquée à la médecine pratique.*

Deux grandes factions se partageaient alors l'école de Paris et formaient comme deux camps plutôt rivaux qu'ennemis ; chacune d'elles portait le nom de son chef : il y avait l'école de Corvisart ou de l'hôpital de la Charité, et l'école de Pinel ou de la Salpêtrière. La première professait le culte des traditions Hippocratiques ; son grand moyen était l'observation ; elle était humoriste dans certaines limites ; elle n'admettait comme progrès dans la science que le résultat des faits bien observés, et les procédés nouveaux bien éprouvés. L'autre se qualifiait de médecine philosophique. Sa méthode de prédilection était l'analyse ; elle divisait ; subdivisait les maladies ; les rangeait par classes, ordres, genres, espèces et variétés ; elle enseignait le solidisme à peu près exclusif ; elle assignait un siège déterminé à presque toutes les maladies, en sorte que les affections générales qu'elle admettait encore ne pouvaient figurer sur les tableaux nosologiques que dans une sorte d'appendice intitulé *maladies indéterminées.*

Laënnec entra dans le camp de la médecine dite d'observation, et y resta fidèlement attaché jusqu'à la fin de sa carrière. Il suivit donc assidûment les enseignements de Corvisart dont il fut un des élèves les plus éminents et qu'il remplaça bientôt comme chef d'école. C'est à la clinique de ce professeur, dont le tact médical était si admirable et le diagnostic si sûr, que Laënnec, doué lui-même d'un esprit très-observateur, puisa l'idée de la science jusqu'alors inconnue de l'anatomie pathologique. Constater et décrire les altérations organiques qui accompagnent et produisent les désordres pathologiques observés pendant le cours des maladies, tel fut l'objet de ses travaux de prédilection. L'illustre Dupuytren, qui lui disputa l'honneur de l'initiative dans ces études nouvelles, concourut à exciter l'ardeur qu'il mit à ce travail ; des cours

publics furent ouverts par les deux maîtres, et leur émulation comme l'importance du sujet y attira la jeunesse studieuse. C'est de cet enseignement que date l'origine des plus sérieux progrès modernes dans la pathologie. L'éclat qu'il répandit sur le professeur Laënnec ne contribua pas peu à établir une renommée qui ne fit que croître de jour en jour.

Par une conséquence nécessaire, sa clientèle s'étendait en même temps que sa réputation ; il arrivait rapidement à la fortune. On sait avec quelle charité généreuse il usa de la sienne pour le soulagement de toutes les misères.

« Ses nombreuses et fatigantes occupations ne l'empêchèrent pas de « contribuer à plusieurs importantes publications dans la presse pério- « dique et dans les premiers volumes du grand Dictionnaire des Sciences « médicales. Il publia encore dans les bulletins de la Société de l'Ecole « de Paris, dont il fut l'un des membres les plus laborieux, ses vues « ingénieuses sur l'anatomie pathologique et ses belles découvertes sur « les vers vésiculaires, intestinaux, etc. » (1)

En 1816 il fut nommé médecin de l'hôpital Necker qui, quoique situé fort loin du quartier des écoles, se vit bientôt encombré par l'affluence des étudiants et des médecins tant nationaux qu'étrangers empressés de suivre la clinique de l'habile praticien, avides de recueillir les savantes leçons où la finesse et la profondeur des aperçus s'alliaient aux charmes d'une élocution facile et élégante.

Il ne tarda pas à compter parmi ses auditeurs les hommes les plus célèbres venus de tous les points de l'Europe pour s'instruire près de lui.

C'est à cette époque que se place la découverte aussi féconde qu'ingénieuse à laquelle le nom de Laënnec restera spécialement attaché, celle du Sthéthoscope et de l'Auscultation médiate. Il appliqua d'abord ses procédés à l'étude et au traitement des maladies des poumons et du cœur. Il écrivit son admirable Traité de l'Auscultation Médiate qui a eu les honneurs de quatre éditions de 1819 à 1836, et qui, à lui seul, serait pour son auteur un titre suffisant à la gloire scientifique. Depuis lors, ses successeurs dans la carrière médicale ont fait d'utiles et nombreuses applications de ses procédés d'auscultation. C'est à leur aide que nous pouvons aujourd'hui, non seulement reconnaître sûrement pendant la vie les moindres altérations d'organes aussi importants que les poumons et le cœur, en suivre toutes les phases et opposer plus à propos qu'au-

(1) De Kergaradec, *Biographie Bretonne.*

trefois à leur progrès les remèdes nécessaires ; mais encore (1) constater de la manière la plus positive, même avant la naissance, l'état de l'enfant dans le sein de sa mère, et par suite donner de précieux secours à l'individu, à la famille, à la société, à la religion elle-même. C'est encore à l'auscultation que le chirurgien doit de pouvoir constater, sûrement et facilement, une fracture des os profondément situés. Jusqu'alors la difficulté de cette vérification était souvent extrême, et l'ignorance du fait exposait le malheureux blessé aux conséquences les plus désastreuses. Enfin, grâce à l'auscultation, il n'est plus possible aujourd'hui de confondre l'anévrisme avec une tumeur inoffensive.

Depuis vingt ans Laënnec travaillait sans repos ni trêve; ses forces étaient à bout; sa constitution débile était épuisée ; il résolut de recourir à la ressource suprême de l'air natal, et vint s'établir à Ploaré, dans sa terre patrimoniale de Kerlouarnec. Il y resta jusqu'en 1822, soignant sa santé, et dilatant son cœur par la pratique de toutes les œuvres charitables. En outre de ses longues promenades sur le bord de la mer, il appela à son secours deux innocentes passions qui l'avaient souvent aidé à reposer son intelligence : l'illustre professeur redevint chasseur intrépide et habile tourneur. Il reprit aussi avec amour ses premières études sur la langue bretonne. La bibliothèque de Quimper a possédé jadis — et a perdu — un exemplaire de la Grammaire de Le Gonidec qu'il avait disposé pour recevoir ses observations ou ses critiques. Une feuille blanche, placée en face de chaque feuille imprimée, se couvrait du résultat de ses réflexions et de ses recherches. En même temps, il entretenait une correspondance active avec celui que l'on a justement nommé le restaurateur de la langue bretonne ; un long fragment de lettre cité dans la deuxième édition de la grammaire (Paris 1838) montre assez avec quel vif intérêt, avec quelle réelle compétence Laënnec s'occupait de la vieille langue de son pays, quelle autorité le linguiste de profession accordait aux opinions de l'amateur.

Au bout de deux ans, sa santé se trouva assez bien remise pour qu'il pût retourner à Paris. C'est à ce moment, dit le docteur de Kergaradec, que commence une seconde phase de sa vie. « Dans la première il avait « laborieusement, péniblement, mais avec succès, cultivé le vaste champ « de la science, aux dépens de sa vie dont il avait abrégé la durée ; il « avait semé la gloire; dans la seconde, trop courte période de son exis-

(1) Application du docteur de Kergaradec.

« tence, il en recueillit une abondante moisson. A peine sorti de sa « résidence de Kerlouarnec, Laënnec vit pleuvoir sur sa tête toutes les « faveurs de la fortune et les plus grands honneurs de la médecine. »

Il succède au savant professeur Hallé, d'abord dans sa place de médecin de S. A. R. Madame, Duchesse de Berry, puis dans sa chaire de médecine au collége de France, où il eut occasion de développer les principes les plus lumineux de la science, insistant particulièrement sur l'anatomie pathologique et sur les altérations des fluides dont le solidisme avait fait négliger l'étude.

Il obtint, sur sa demande, la place de professeur de clinique interne, lors de la reconstitution de la Faculté de médecine. Au mois de novembre 1822, il commença un enseignement dont la renommée lui valut l'auditoire le plus distingué qui se soit jamais vu à cette école; il eut en effet pour disciples des médecins non seulement de toutes les parties de la France, mais encore de toutes les nations de l'Europe et des deux Amériques. C'est pendant cet enseignement donné à l'hôpital de la Charité qu'il se trouva en lutte avec un autre célèbre médecin breton, Broussais, dont les cours avaient lieu au Val-de-Grâce. Laënnec, nourri de la connaissance des anciens, plein de respect pour les traditions conservées par la sagesse, préféra la méthode sûre et lente de l'expérimentation aux séductions des théories brillantes mais dangereuses que préconisait Broussais. Or, s'il est vrai que le système simple et séduisant de l'auteur illustre du *traité des phlegmasies chroniques*, que sa mâle et chaleureuse éloquence réussirent à éblouir toute une génération de médecins, il n'est pas moins vrai que son système eut le sort des grandes utopies et des réformes aventureuses. En effet, ce brillant météore voit peu à peu palir l'éclat de ses rayons, et le temps, juge en dernier ressort de la valeur de toute chose, donne raison à la sagesse de Laënnec dont la gloire s'accroît de jour en jour. Une fois de plus, Annibal fait des merveilles et disparait : Fabius se laisse appeler *Cunctator* et reste maître du champ de bataille.

Tant de travaux et tant de fatigues donnèrent le dernier coup à la santé de Laënnec. La maladie, dont le séjour de Kerlouarnec n'avait pu que suspendre les progrès, reprit son cours. Il chercha de nouveau, mais sans succès, en 1824, à rétablir ses forces par l'influence du climat natal. Au mois d'avril 1826, il quitta Paris pour n'y plus retourner, se démit de tous ses emplois, revint en Bretagne, et y mourut le 13 août suivant. Il n'avait pas achevé sa quarante-sixième annnée.

Je voudrais maintenant, avant de clore cette notice, mettre suffisam-

ment en lumière ce qui me paraît l'un des traits les plus saillants de cette belle figure, s'il n'en est pas le plus caractéristique, celui qui donne à sa physionomie morale sa principale noblesse. Laënnec ne fut pas seulement, pour me servir d'une expression aujourd'hui consacrée, un médecin spiritualiste ; il fut, à Paris comme à Ploaré, à l'École de médecine comme en Bretagne, un chrétien de la forme antique et invariable, un ferme et docile fils de l'Église catholique, vivant de sa vie, priant de sa prière, tenant, sans ostentation mais sans faiblesse, sa place dans toutes ses fêtes. Et s'il faut, parce que cet écrit ne s'adresse pas uniquement à ses compatriotes, que je produise des témoignages et que j'énonce quelques faits, je serai court, mais je serai complet.

« Au commencement de ce siècle, écrit un de ses plus illustres « contemporains, Laënnec, Bayle, Bruté de Rennes (mort depuis Évêque « de la Louisiane), Savary, Fizeau, Buisson et d'autres élèves très-« éminents de l'École de Paris et déjà médecins très-distingués, étaient « connus pour leur attachement à la foi religieuse. Ils n'en étaient pas « moins admis dans l'intimité de l'Archiâtre du premier Empereur. « A la table de Corvisart qui, certes, n'était pas un dévot, ces messieurs « observaient scrupuleusement les préceptes de l'Église concernant « l'abstinence, et nul ne songeait à en faire un sujet de raillerie. »

Lorsque Laënnec vint pour la dernière fois en Bretagne, sa chaise de poste fut précipitée, près de Nantes, dans un fossé de plusieurs mètres de profondeur, et il se trouva enfoui sous la masse des bagages et du véhicule. Sorti sans blessure de dessous cet amas de débris, il dit tranquillement à sa femme : « Nous en étions à *Ora pro nobis peccatoribus.* » Ainsi l'illustre professeur était en train de réciter l'*Ave Maria*; Madame Laënnec se plaisait à rappeler qu'au moment de la chûte, il disait le chapelet avec ses compagnes de voyage.

Chaque dimanche, il assistait à la grand'messe de Ploaré avec la même régularité que les beaux paysans aux larges braies et à la longue chevelure. Ce n'est pas tout ; bon nombre de vieillards vous diront encore à quel rang précis on le voyait suivre, avant la messe, la procession traditionnelle en dehors de l'église, tête nue, vous diront-ils, le visage grave et recueilli, et *le chapelet à la main.* Ai-je besoin de rappeler que Laënnec était à trente ans un des princes de la science, et qu'il avait quarante-cinq ans quand il mourut ? Si donc quelqu'un a le facile courage de sourire en apprenant ces détails, il ne pourra du moins attribuer tant de *dévotion*, ni à l'ignorance, ni à la décrépitude.

Non, Laënnec, cet homme si complètement de son temps, n'eut rien de commun avec ce que l'on a depuis si étrangement nommé la *libre pensée*, la *morale indépendante*, la physiologie sans âme et la médecine sans Dieu. Il était de cette grande école française et chrétienne à laquelle Ambroise Paré léguait en toute confiance des maximes comme celle-ci: JE LE PANSAI, DIEU LE GUARIT. Inscrite autrefois sur les murs de l'amphithéâtre, où Laënnec put faire tant de belles leçons, on dit que les maîtres de ce temps-ci ont voulu, ont souffert peut-être, qu'elle disparût; espérons que notre siècle ne s'achèvera pas sans que la profession de foi qu'elle contient retrouve sa place: grâce à Dieu, il y a encore beaucoup de médecins qui ne font pas abstraction de l'Auteur de la vie.

II

En achevant de tracer cette imparfaite esquisse d'une vie si bien remplie dans sa brièveté, je ne puis me défendre de jeter encore, à la façon des anciens biographes, un coup d'œil d'ensemble sur la physionomie de mon héros, et de présenter aux hommages du lecteur une rapide énumération des grandes et solides vertus dont il fut le modèle.

Je n'hésite pas à placer en première ligne son amour du travail, cet âpre courage à tracer bravement son sillon, que nous aurions peut-être le droit d'appeler une vertu toute bretonne, si elle n'était pardessus tout une vertu chrétienne, que la foi impose, que l'espérance soutient, qui reçoit de la charité sa douceur et sa constance. Que Laënnec ait été de l'enfance à la mort, en dépit d'une constitution chétive et malgré tant de motifs pour s'accorder du repos, l'ardent travailleur qui reste d'esprit et de corps à la peine; qui mène de front les œuvres de la vie active et les plus hautes spéculations; qui thésaurise constamment par les labeurs de la pensée, en même temps qu'il dépense jour par jour au profit de tous les besoins: ce que nous avons dit de sa carrière de praticien et de savant l'a déjà montré avec une magnifique évidence. On en trouvera une dernière et surabondante preuve dans l'énumération des ouvrages dont la science médicale lui est redevable. (Voyez note II, à la fin de cette notice.) Or quel était le mobile de cette activité, le ferme soutien de tant de courage? Pour moi je me refuse à ne voir au fond de cette grande âme que le désir d'accroître sa renommée ou d'accroître sa fortune. Laënnec tel que je le connais voyait plus haut; il se tenait pour

un serviteur de Dieu ; il voulait servir, et servir jusqu'à la fin, Dieu et ses frères.

Laënnec était bon. La bonté, ce don sympathique des âmes tendres autant que généreuses, était, au dire de ceux qui ont vécu le plus longtemps associés à sa vie, l'un des caractères les plus frappants de sa belle nature ; bienveillant, affectueux, patient jusqu'à l'héroïsme, la violence même de la contradiction n'altérait pas son sourire ; on put souvent le constater dans ses rapports avec Broussais et Dupuytren. Mais écoutons sur ce point le docteur Mériadec Laënnec, son cousin, presque son frère, son élève et son commensal : « Mon cher maître, « m'écrit-il, était d'une égalité de caractère que je n'ai rencontrée au « même degré chez aucun autre homme, et pendant les neuf années que « j'ai passées près de lui, je l'ai rarement vu témoigner de l'impatience « ou de la mauvaise humeur nonobstant les contrariétés auxquelles il « était en butte. »

Sa prudence eût occasion de se montrer à tous les yeux, quand il fut chargé pour sa part, comme membre d'une commission, de réorganiser la Faculté de médecine en 1822, à la suite des désordres scandaleux qui en avaient rendu la dissolution nécessaire. On le vit employer sa légitime influence à faire maintenir ou réintégrer des professeurs dont l'âge aurait peut-être justifié la mise en retraite, mais dont les anciens services étaient un titre à la protection de Laënnec. Au reste, il se conduisit de telle sorte que ceux même qu'il ne put faire rétablir sur la liste, rendirent pleine justice à la générosité de ses efforts.

Dans cette circonstance, loin de briguer l'honneur d'une position plus élevée dans le Conseil de l'Instruction publique où l'appelait le pouvoir, il préféra les fonctions moins rétribuées de professeur de clinique médicale où il se croyait appelé à rendre plus de services. Quel autre nom que celui de prudence et de sagesse convient à l'attitude qu'il sut prendre et garder en face des innovations dangereuses de Broussais ? Si l'enseignement tout entier ne subit pas alors une de ces révolutions radicales qui renversent le présent et compromettent l'avenir ; si la jeunesse de l'école, déjà trop tentée d'abréger et d'écourter ses études, fut prémunie contre de funestes entraînements, c'est au ferme et sage breton que nous en sommes en grande partie redevables.

Sa justice était proverbiale ; et si les élèves ignorants ou paresseux appréhendaient vivement de l'avoir pour examinateur, les hommes studieux s'estimaient heureux et honorés de l'avoir pour juge ; ils savaient que Laënnec se regardait comme comptable envers Dieu de la collation

des grades dont il était chargé, et qu'il se serait toujours reproché d'être coupable envers la société, s'il avait favorisé la réception au doctorat des jeunes gens incapables de remplir la tâche qui incombe au médecin, et dont l'importance a dans le danger de se tromper sa principale mesure.

Sa libéralité n'avait pas de bornes ; à Paris, à Ploaré, partout il prodiguait aux pauvres et aux malades son temps, ses soins, sa bourse, sa science. Hâtons-nous de le dire, s'il mérita si bien la reconnaissance, il la trouva souvent. Celle des bons paysans au milieu desquels il vint mourir fut singulièrement touchante. Il était beau de les voir sur les grèves de Douarnenez, réclamer comme une faveur le soin de traîner sa petite voiture, quand il venait chercher dans les émanations de la mer l'apaisement du feu qui brulait sa poitrine. Il fut beau surtout de contempler l'attitude de la population tout entière accourue à Ploaré le jour de ses funérailles ; on eût dit que toutes les familles du pays considéraient comme un devoir d'être représentées autour de son cercueil.

Au reste, lui aussi, pratiquait cette belle et rare vertu de la reconnaissance. Lorsque ses dernières volontés furent connues, on put voir qu'aucun service reçu ne s'était effacé de sa mémoire. Après la digne femme qui avait adouci toutes ses épreuves et le lent sacrifice de sa vie ; après les enfants de son oncle, sur qui il reportait avec une fraternelle affection la gratitude qu'il avait vouée à leur père, il voulut donner à la ville de Quimper un témoignage d'estime et de patriotique souvenir en lui lèguant sa précieuse bibliothèque. Il n'oubliait pas ce que les hommes doivent à leur pays, quand leur jeunesse y a trouvé l'inappréciable bienfait des bons exemples et d'une honnête atmosphère.

Enfin, la paix dans la mort mit la dernière et solennelle empreinte de vertu chrétienne à cette grande vie, qui ne fut tout ce qu'elle a été, nous n'hésitons pas à le dire, que parce qu'elle fut d'un bout à l'autre toute saturée de christianisme. Le saint usage des sacrements de l'Église n'était pas une nouveauté pour lui ; à mesure qu'il sentit sa fin approcher, il leur demanda plus souvent le secret de la force morale. Le recteur de Ploaré, M. Guezengar, le ferme confesseur de la foi, le type admirable du vieil esprit apostolique, était son ami d'ancienne date. Ses vicaires, qui vivent encore et que je m'abstiens de nommer par respect pour leurs vertus, partageaient avec lui la sainte tâche de la prière auprès du malade qui se voyait mourir. Mes lecteurs n'auraient pas à s'écarter beaucoup de Quimper pour trouver ces narrateurs attendris du trépas d'un patriarche. C'est à ces dignes prêtres qu'il appartiendrait de raconter ce qu'ils ont

vu, de dire avec quel regard ferme et sûr il constatait jour par jour, heure par heure, ce qui lui restait de temps à vivre, et tournait, sans se troubler, toute son âme vers les espérances de l'éternité ; de rendre témoignage aux actes d'une foi simple et vivante qui se multipliaient sur ses lèvres, quand il demandait lui-même l'extrême-onction, quand il achevait, dans la langue de l'Église, le psaume ou la prière commencés.

Un jour sa femme le vit retirer l'une après l'autre les bagues qu'il portait, et les poser doucement sur la table ; et comme elle l'interrogeait : « Il faudrait, dit-il, que bientôt un autre me rendît ce service ; je ne « veux pas qu'on en ait le chagrin. » Deux heures après, sans que son intelligence eût paru un instant voilée, le grand chrétien avait rendu son âme à Dieu.



NOTES.



I.

La première idée de l'érection d'une statue à Laënnec appartient à l'heureuse initiative du docteur Le Diberder, de Lorient. Elle fut adoptée d'enthousiasme par l'Association générale des médecins de France qui nomma deux commissions pour réaliser le projet et ouvrir immédiatement une souscription dont les listes se couvrirent rapidement des noms les plus honorables. L'illustre et regretté président Roger en fit l'œuvre de prédilection de ses derniers jours, et il a été très-efficacement secondé dans sa tâche par le secrétaire de la commission centrale M. le docteur Rayer. La société des médecins du Finistère n'est pas restée indifférente au succès de l'œuvre qui intéresse par dessus tout la Bretagne et la ville de Quimper. Le zélé président de cette société, M. le docteur E. Halléguen, représentant la commission locale, nourrit, développa et alimenta la souscription bretonne. Il fut de tous côtés encouragé dans sa tâche, et le département du Finistère, la ville et les notables de Quimper contribuèrent largement à seconder la libéralité des médecins. Les conseils généraux des Côtes-du-Nord, du Morbihan, de l'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Inférieure voulurent souscrire au monument de l'illustre Breton.

L'exécution de la statue mise au concours à Paris a été confiée au talent de M. Lequesne. Elle représente le Professeur en costume officiel, assis, tenant de la main droite le stéthoscope. Cette œuvre artistique a été jugée par les hommes compétents digne de son objet.

Le piédestal de la statue est en granit rose de l'Aber-Ildut, semblable à celui de l'obélisque de Louqsor. Il a été taillé et poli par MM. Poilleu aîné et fils de Brest. Il est orné de deux inscriptions, l'une à la face antérieure :

LAENNEC.

L'autre à la face postérieure :

A l'inventeur de l'auscultation
LAENNEC, René-Théophile-Hyacinthe,
né à Quimper le 17 février 1781,
mort à Ploaré en 1826;
Professeur à la Faculté de médecine de Paris
et au Collége de France;
Membre de l'Académie de médecine.



Ce monument a été élevé
par l'Association générale des médecins de France,
par la Bretagne
et par les médecins français et étrangers.

1868.

L'inauguration de la statue aura lieu, le 9 Mai 1868, sur la Place Saint-Corentin, en présence des membres de la famille Laënnec, des autorités diocésaines et départementales, de députations du conseil général de l'Association des médecins de France, de l'Académie de médecine et de la Faculté de médecine de Paris, des magistrats de la ville de Quimper, et d'une grande quantité de médecins bretons, français et étrangers.

II.

DES TRAVAUX PUBLIÉS PAR LAENNEC.

Journal de Médecine, Chirurgie, Pharmacie, des professeurs Corvisart, Leroux et Boyer.

Observation sur une maladie du cœur avec affection du poumon et de la plèvre gauches. *(Tome IV.)*

Histoires d'inflammations du péritoine. *(Tomes IV et V.)*

Observation sur un suicide commis avec un rasoir, par MM. Laënnec et Tonnelier. *(Tome V.)*

Note sur l'arachnoïde intérieure des ventricules. *(Ibid.)*

Note sur une capsule synoviale située entre l'apophyse acromion et l'humérus. *(Ibid.)*

Lettre à M. Dupuytren sur des tuniques qui enveloppent certains viscères et fournissent des gaines membraneuses à leurs vaisseaux. *(Tomes V et VI.)*

Observation sur une maladie du cœur avec péripneumonie, par MM. Bayle et Laënnec. *(Tome VII.)*

Note sur l'anatomie pathologique, lue à la société de l'Ecole de médecine, dans sa séance du 6 nivose an XIII. *(Tome IX.)*

Réflexions sur l'hydrocéphale interne aigu. *(Tome XI.)*

Observation sur un anévrisme de l'aorte, qui avait produit la compression du canal thoracique. *(Tome XII.)*

Fièvres intermittentes pernicieuses survenues dans la convalescence d'autres maladies. *(Tome XIV.)*

Observation sur une affection aphteuse. *(Tome XXII.)*

M. Laënnec a encore enrichi ce journal d'un très-grand nombre d'extraits et d'analyses critiques des ouvrages les plus importants qui ont paru de 1804 à 1814.

Il a de plus coopéré avec MM. Leroux, Bayle, Fizeau, Savary, etc., à la rédaction de la constitution médicale observée à l'hôpital de Clinique interne de la Faculté, de 1805 1814.

Bulletins de la Société de l'Ecole de Médecine.

Séance du 6 nivose an XIII. Observation sur des vers ascarides lombricaux, qui remplissaient les voies biliaires d'un enfant dont le canal thoracique s'ouvrait dans l'estomac.

Séance du même jour. Note sur l'anatomie pathologique. (Voir ci-dessus.)

— *du 22 prairial an XIII.* Mémoire sur les vers vésiculaires, principalement sur ceux qui se trouvent dans le corps humain.

Ce beau travail a été imprimé dans le premier volume des *Mémoires* (restés inédits) *de la Société de la Faculté de médecine de Paris.*

Séance du 6 thermidor an XIII. Mémoire sur le cysticerque à double vessie. *(Cysticercus dicystus.)*

— *du 21 frimaire an XIV.* Note sur la non-existence du *tœnia visceralis.*

— *du... an XIV.* Note sur une dilatation partielle de la valvule mitrale, par MM. Fizeau et Laënnec.

— *du 23 janvier 1806.* Mémoire sur les mélanoses.

— *du 15 novembre 1806.* Mémoire sur le *distomus intersectus.*

— *du 27 avril 1807.* Mémoire sur une nouvelle espèce de hernie *(Intra-pelvienne.)*

— *du 19 décembre 1810. De anginâ pectoris commentarius.*

Il faut ajouter à cette liste de nombreux rapports sur des observations, des mémoires et des pièces d'anatomie pathologique, envoyés à la *Société de l'Ecole de Médecine.*

Bibliothèque Médicale.

Les premiers volumes de ce recueil renferment plusieurs extraits et analyses d'ouvrages parmi lesquels nous nous bornerons à citer une *exposition de la doctrine crâniologique de M. le docteur Gall,* à laquelle M. Laënnec a consacré trois articles étendus, publiés dans les tomes XIV et XV de la *Bibliothèque Médicale.*

Dictionnaire des Sciences médicales.

Anatomie pathologique. *(Tome II.)*
Ascarides. *(Ibid.)*
Cartilages accidentels. *(Tome III.)*
Dégénération. *(Tome VIII.)*
Désorganisation. (Anatomie pathologique.) *(Ibid.)*
Ditrachyceros, ou bicorne rude. *(Tome X.)*
Encéphaloïde. *(Tome XII.)*
Filaire, ou furie infernale. *(Tome XV.)*

Ouvrages publiés séparément.

Proposition sur la doctrine d'Hippocrate appliquée à la médecine-pratique. In-4°, Paris, an X.

De l'Auscultation médiate, ou traité du diagnostic des maladies des poumons et du cœur, fondé principalement sur ce nouveau moyen d'exploration. Paris, Brosson et Chaudé, 1819. 2 volumes in-8°, de près de 500 pages chacun.

Le même ouvrage, 2e édition, entièrement refondue. Paris, Chaudé, 1826, 2 volumes in-8°, de 800 pages chacun.

Discours prononcé à l'ouverture du cours de médecine du Collége de France, le.... 1822. Ce discours se trouve aussi dans le n° 1 des *Archives de médecine* (cahier de janv. 1823).

Manuscrits.

M. Laënnec a laissé des travaux manuscrits sur divers points de médecine et d'anatomie pathologique. Ils ont été légués par l'auteur à son digne cousin le docteur Mériadec Laënnec, qui en a fait profiter la science.